Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges

A ma connaissance, Borges n’a jamais cité Saussure. Ni Saussure ni le *Cours de linguistique générale* (désormais *CLG*). Il aurait pu entendre parler de cet ouvrage, car il habitait à Genève lors de sa parution, en 1916[[1]](#footnote-2). Le fait, à ce qu’il semble, est passé pour lui inaperçu.

Trente ans plus tard l’histoire donnerait à Borges une deuxième opportunité d’ignorer Saussure. En 1945, en effet, paraissait à Buenos Aires la traduction espagnole du *CLG*[[2]](#footnote-3), préparée et préfacée par Amado Alonso, auteur extrêmement proche de Borges, linguiste et grand divulgateur du saussurisme dans le monde hispanique. Borges et Alonso avaient entretenu, au début des années trente, une sorte de dialogue à propos de problèmes langagiers. Ils avaient tous deux participé à la gestation de la mythique revue *Sur* (1931-1970),à laquelle Borges collaborerait sans interruption dès le premier numéro et dans laquelle Alonso publie, dans l’automne de 1932, « El problema argentino de la lengua », article dont le titre et le texte faisaient allusion au recueil publié par Borges en 1928, *El idioma de los argentinos*. En 1935, lorsqu’il publie *El problema de la lengua en América*, Alonso le dédie “a Jorge Luis Borges, compañero en estas preocupaciones”. Je ne sais si le terme “compagnon” évoquait pour lui des conversations de café ou s’il était juste une référence à des intérêts communs. En tout cas, si ces conversations ont eu lieu, au café Tortoni ou par correspondance, Alonso aurait pu transmettre à Borges des rudiments de linguistique saussurienne. Des rudiments que, de toute façon, Borges aurait négligés, car il est toujours incontestable que Saussure n’est pas parmi les penseurs qui ont marqué son œuvre. Les sources de réflexion borgésiennes autour du langage se trouvent plutôt du côté de philosophes tels que Condillac ou John Locke (cf. Luis, *à paraître*), Platon, Berkeley ou Schopenhauer, inventaire dont le caractère hétéroclite suggère peut-être que, plutôt que les auteurs eux-mêmes, c’étaient les problèmes qu’ils abordaient qui intéressaient Borges, problèmes auxquels il semble avoir accédé à travers des sources secondaires telles que la *Encyclopaedia Britannica* ou le *Wörterbuch der Philosophie*, de Fritz Mauthner.

Ces influences ou non-influences ne devraient pas, cependant, recevoir une attention exagérée. Borges avouait qu’il estimait « les idées religieuses ou philosophiques pour leur valeur esthétique » et même pour ce « qu’elles renferment de singulier et merveilleux », et non pour sa prétendue valeur de vérité. « Je ne suis pas un philosophe ni un métaphysicien, a-t-il dit, tout ce que j’ai fait c’est exploiter, ou explorer – c’est un mot plus noble – les possibilités littéraires de la philosophie » (cf. Vázquez, 1977 : 107).

Aucun linguiste n’est donc cité par Borges, sauf Amado Alonso et Pedro Henríquez Ureña, qui faisaient partie de ses « proches », et peut-être de temps en temps Andrés Bello, tous cités très peu de fois, en tant qu’hispanistes et à titre purement anecdotique, voire décoratif.

Toutefois, et malgré le manque de rapport direct entre Borges et Saussure, il est relativement facile pour un lecteur un peu attentif de trouver des « résonances »[[3]](#footnote-4) entre ces deux auteurs. C’est à quelques unes de ces affinités que je dédierai les lignes qui suivent.

Prenons par exemple ce fragment de « El idioma analítico de John Wilkins »[[4]](#footnote-5) :

**[!]**

**[texto1]**

Todos, alguna vez, hemos padecido esos debates inapelables en que una dama, con acopio de interjecciones y de anacolutos, jura que la palabra luna es más (o menos) expresiva que la palabra *moon*. Fuera de la evidente observación de que el monosílabo *moon* es tal vez más apto para representar un objeto muy simple que la palabra bisilábica luna, nada es posible contribuir a tales debates; descontadas las palabras compuestas y las derivaciones, todos los idiomas del mundo (sin excluir el *volapük* Johann Martin Schleyer y la romántica interlingua de Peano) son igualmente inexpresivos. (*Wilkins*)

Nous avons tous, un jour ou l’autre, subit ces débats inévitables où une dame, avec surabondance d’interjections et d’anacoluthes[[5]](#footnote-6), jure que le mot *lune* est plus (ou moins) expressif que le mot *moon*. Au-delà de l’observation indéniable que le monosyllabique *moon* est peut-être plus apte à représenter un objet très simple que le mot dissyllabique *luna*, rien n’est possible d’ajouter à ces débats ; mis à part les mots composés et les dérivations, tous les langues du monde (sans exclure le *volapük* de Johann Martin Schleyer et l’*interlingua* romantique de Peano) sont également inexpressifs.

Nous voilà devant la formulation borgésienne de l’arbitraire du signe : tous les mots de toutes les langues sont « également inexpressifs ». L’idée d’« arbitraire » est rendue non seulement au niveau de l’adjectif « inexpressif », qui capte si facilement l’attention, mais aussi et surtout au niveau de l’adverbe « également » qui le précède. Le fait que *tous* les mots de *toutes* les langues soient « également inexpressifs » signifie en effet deux choses. D’abord, que n’importe quel signe n’est ni plus apte ni moins apte mais *également* apte à représenter *ce qu’il y a à représenter* que n’importe quel autre signe. On pourrait dire que toutes les langues sont également expressives ou également vagues et on serait toujours dans l’arbitraire, dans le sens où il n’y aurait aucun critère de préférence valable qui nous fasse pencher pour l’une ou l’autre (cf. *CLG* : 107). Ensuite, qu’aucun signe n’évoque, en soi, *naturellement* pour ainsi dire, ce qu’il veut représenter. Ceci est rendu par l’adjectif « inexpressif », où il faut voir en même temps une sorte de charge sémantique personnelle. Cet adjectif, en effet, témoigne chez Borges d’une sorte de malaise éprouvé face à l’inaptitude du langage à représenter l’« univers », malaise dont des traces sont assez fréquentes dans son œuvre, surtout dans ses premiers écrits. L’instrument avec lequel il travaille, la langue, est ressenti – semble-t-il – comme un artefact gauche, plat, composé de « *torpes símbolos arbitrarios*». Des symboles donc arbitraires, oui, mais aussi et surtout grossiers, maladroits, inaptes à la représentation.

Or, au-delà du parallèle avec le concept de l’arbitraire saussurien, ce qu’il est intéressant de signaler dans ce passage ce sont les conditions de sa limitation, ce que Borges « met à part ».

**Saussure**

Saussure, après avoir défini le signe en tant qu’« entité psychique à deux faces » intimement liées, à savoir, et selon la terminologie la plus tardive, le signifiant et le signifié, explique que le lien qui les unit « est radicalement arbitraire »[[6]](#footnote-7). Ainsi, dit-il, « l’idée de « sœur » n’est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons s–ö–r qui lui sert de signifiant » (*CLG*, 100). Quelques pages plus loin, cependant, le *CLG* introduit une restriction à ce « premier principe » qui avait été présenté p.100 comme dominant « toute la linguistique de la langue ». Cette restriction répond en réalité à une évolution de la pensée de Saussure qui, jusqu’au 12 mai 1911, selon les notes de Constantin **[!]**, avait en effet « posé comme étant une vérité évidente que le lien du signe par rapport à l’idée représentée est radicalement arbitraire » (*CFS* 58 : 230). Ce jour-là il explique pourtant que,

**[texto 2]**

Dans toute langue, il faut distinguer ce qui reste radicalement arbitraire et ce qu’on peut appeler l’arbitraire relatif. Une partie seulement des signes dans toute langue seront radicalement arbitraires. Chez d’autres <signes> intervient un phénomène au nom duquel on peut distinguer un degré. Au lieu d’arbitraire nous pouvons dire immotivé. (*CFS* 58 : 230).

De cette leçon on conserve des notes de la main de Saussure (cf. *ELG*: 328).



Tout en haut **[!]**, on lit : « Il y a des él[éments] rel[ativement] arbitraires et d’autres absol[ument]. ». Le commentaire de Saussure a été consigné par Constantin :

**[texte 4] [!]**

 Ainsi *vingt,*  *dix-neuf*. Dans *vingt*, il est absolument immotivé – *dix-neuf* n’est pas complètement immotivé, on voit dans quel sens. Vingt en effet ne fait appel à aucun terme coexistant dans la langue, *dix-neuf* fait appel à des termes coexistants dans la langue (*dix* et *neuf*). Eh bien, il essaie de se motiver. […] Avec *dix-neuf*, nous sommes dans la motivation relative. ~~Alors tout à fait de même, nous pourrons opposer : ormeau ou chêne (complètement motivé) [à] poirier (relativement motivé).~~ (*CFS* 58 : 230)

Selon ces notes de Constantin, et d’après les exemples donnés par Saussure, il s’avère évident que l’idée d’une limitation de l’arbitraire ne concernait, dans un premier temps et comme Godel l’a remarqué, « que les signes *analysables*. **[texte 5]** Donc, puisque le signe a été identifié implicitement au mot, c’est un caractère propre aux mots dérivés (*poirier*) et composés (*dix-neuf*). Sans doute aussi aux formes fléchies. Mais tout mot simple est, par définition, un signe immotivé » (Godel, 1975 : 79). **[!]** Ceci nous ramène presque littéralement à la formule borgésienne, selon laquelle « sauf les mots composés et les dérivations », auxquels Godel propose d’ajouter « les formes fléchies », tous les signes, de toutes les langues, sont absolument arbitraires.

De cette première observation, Saussure en tirera une deuxième et, en quelque sorte, une application pratique :

**[texte 6] [!]**

Toute langue contient parallèlement mêlés en proportions diverses les deux éléments : le parfaitement immotivé et le relativement motivé. […] <Il y a une échelle à établir> sans que l’élément immotivé puisse se réduire à zéro. Dans un certain sens […] on pourra dire que les langues dans lesquelles l’immotivé est à son maximum sont plus lexicologiques, celles où il est à son minimum sont plus grammaticales. ~~On peut distinguer comme deux pôles contraires, comme deux courants antinomiques entre eux régnant en toutes langues, la tendance à employer l’instrument lexicologique ou la tendance à employer l’instrument grammatical.~~ (*CFS* 58 : 234)

Parmi les langues connues, le chinois représente le type « ultralexicologique », dit Saussure en guise d’exemple, alors que l’indoeuropéen primitif (grec, sanscrit) représente le type « ultragrammatical ». Il donne aussi l’exemple du latin et du français : « l’évolution du latin vers le français (…) sera caractérisé par un énorme déplacement dans le sens de l’immotivé. Il est facile de l’illustrer. Ainsi, *inimicus* (*inamicus*) (…) fait appel à *amicus* et a *in* et se motive par là, *ennemi* ne fait appel à rien. Il est rentré dans l’arbitraire absolu » (*CFS* 58 : 233). Cette idée de « deux pôles contraires » figure aussi chez Borges. Celui-ci, dans une note, explique que :

**[texte 7] [!]**

Teóricamente, el número de sistemas de numeración es ilimitado. El más complejo (para uso de divinidades y de ángeles) registraría un número infinito de símbolos, uno para cada número entero; el más simple sólo requiere dos. Cero se escribe 0, uno 1, dos 10, tres 11, cuatro 100, cinco 101, seis 110, siete 111, ocho 1000… Es invención de Leibniz, a quien estimularon (parece) los hexagramas enigmáticos del I King.

[Théoriquement, le nombre de systèmes de numération est illimité. Le plus complexe (à l’usage des divinités et des anges) comprendrait un nombre infini de symboles, un pour chaque nombre entier ; le plus simple n’en requiert que deux. Zéro s’écrit 0, un 1, deux 10, trois 11, quatre 100, cinq 101, ~~six 110, sept, 111, huit 1000… Ce système fut inventé par Leibniz, stimulé (paraît-il) par les hexagrammes énigmatiques du Yi-King.]~~

Voilà les réflexions saussuriennes à propos des langues appliquées chez Borges aux systèmes de numération. Il y a deux pôles entre lesquels, d’après Borges, s’ordonnent les systèmes de numération possibles selon qu’ils comportent plus ou moins de symboles, *id est* plus ou moins d’éléments lexicologiques, *id est* plus ou moins de signes « parfaitement immotivés » ou arbitraires. **[!]** Le *lexique* du système décimal, par exemple, compte dix symboles à l’aide desquels on peut écrire tous les numéros. Le système inventé par Leibniz ~~(ou par Thomas Harriot, selon d’autres)~~ compte seulement deux symboles, avec lesquels on peut aussi bien écrire tous les numéros. Ce système binaire (ou à base 2) représente à la fois le pôle inférieur de complexité lexicale (« l’élément immotivé [ne peut pas] se réduire à zéro »)[[7]](#footnote-8) et le maximum de grammaticalité ; doté d’un appareil lexical minimal (deux signes) et d’un appareil grammatical adéquat, il est aussi puissant que n’importe quel autre système de numération. Ainsi, **[!]** le concept de « deux », qui est rendu dans le système décimal par un seul symbole « absolument arbitraire » **[!]**, est représenté dans le système binaire par une combinaison **[!]** qui, en tant que telle, comporterait une limitation de l’arbitraire. Le système à base 2 est « plus grammatical », « moins lexicologique », que le système à base 10, qui est à son tour « plus grammatical », « moins lexicologique », que, disons, la langue française **[!]**, qui dispose par exemple d’un terme spécial, en plus des termes « deux » et « zéro », pour exprimer l’idée de « vingt » **[!]**. Ce que le système décimal rend grammaticalement par une combinaison de deux signes (2 et 0), le français le fait par un seul terme purement arbitraire (vingt)[[8]](#footnote-9). Cet argument a aussi été analysé, curieusement, par Henri Frei : « Les chiffres arabes de 1 à 9, chez un peuple qui ne compterait pas au-delà, seraient radicalement arbitraires […] Mais dès qu’on passe aux syntagmes, et par conséquent aux classes (ex. 1, 14, 149 […], etc.), l’arbitraire relatif apparaît » (Frei : 1974 : 127). Il est curieux, aussi, que les premiers exemples de limitation que Saussure donne soient précisément des chiffres : « vingt », « dix-neuf ».

A l’autre extrême de l’« échelle », Borges imagine, bien au-delà du chinois « ultralexicologique » de Saussure, un système qui comprend **[texte 7]** « un nombre infini de symboles, un pour chaque nombre entier ». Ce système, timidement désigné dans la note qu’on vient de commenter, a été esquissé dans un autre texte de Borges, « Funes el memorioso » (dans *Ficciones*).

Funes, à la suite d’un accident de cheval, s’est trouvé un jour être le porteur d’un malheur singulier : sa perception et sa mémoire sont devenues dès lors infaillibles : tout, dans l’extension la plus parfaite du terme « tout », restait enregistré dans sa mémoire :

**[texte 8] [!]**

Nosotros, de un vistazo, percibimos tres copas en una mesa; Funes, todos los vástagos y racimos y frutos que comprende una parra. Sabía las formas de las nubes australes del amanecer del 30 de abril de 1882 y podía compararlas en el recuerdo con las vetas de un libro de pasta española que sólo había mirado una vez y con las líneas de la espuma que un remo levantó en el Río Negro la víspera de la acción del Quebracho. […] Dos o tres veces había reconstruido un día entero; no había dudado nunca, pero cada reconstrucción había requerido un día entero. […] Una circunferencia en un pizarrón, un triángulo rectángulo, un rombo, son formas que podemos intuir plenamente; lo mismo le pasaba a Ireneo con las aborrascadas crines de un potro, con una punta de ganado en una cuchilla, con el fuego cambiante y con la innumerable ceniza, con las muchas caras de un muerto en un largo velorio. No sé cuántas estrellas veía en el cielo.

D’un coup d’œil, nous percevons trois verres sur une table ; Funes, lui, percevait tous les rejets, les grappes et les fruits qui composent une vigne. Il connaissait les formes des nuages austraux de l’aube du 30 avril 1882 et pouvait les comparer au souvenir des marbrures d’un livre en papier espagnol qu’il n’avait regardé qu’une fois et aux lignes de l’écume soulevée par une rame sur le Rio Negro la veille du combat du Quebracho[[9]](#footnote-10). […] Deux ou trois fois il avait reconstitué un jour entier ; il n’avait jamais hésité, mais chaque reconstitution avait demandé un jour entier. […] ~~Une circonférence sur un tableau, un triangle rectangle, un losange, sont des formes que nous pouvons percevoir pleinement ; de même Irénée percevait les crins embroussaillés d’un poulain, les têtes de bétail sur une colline, le feu changeant et le cendre innombrable, les multiples visages d’un mort au cours d’une longue veillée. Je ne sais combien d’étoiles il voyait dans le ciel.~~

Or Borges raconte que Funes, vers 1886, avait imaginé un « système original de numération » :

**[texte 9] [!]**

Su primer estímulo, creo, fue el desagrado de que los treinta y tres orientales requirieran dos signos y tres palabras, en lugar de una sola palabra y un solo signo. Aplicó luego ese disparatado principio a los números. En lugar de siete mil trece, decía (por ejemplo), *Máximo Pérez*; en lugar de siete mil catorce, El Ferrocarril; otros números eran *Luis Melián Lafinur, Olimar, azufre, los bastos, la ballena, el gas, la caldera, Napoléon, Agustín de Vedia.* En lugar de *quinientos*, decía *nueve*.

[Il fut d’abord, je crois, conduit à cette recherche par le mécontentement que lui procura le fait que *Les Trente-Trois Orientaux* exigeaient deux signes et deux mots, au lieu d’un seul mot et un seul signe. Il appliqua ensuite ce principe absurde aux autres nombres. Au lieu de sept mille treize, il disait (par exemple), *Maxime Pérez* ; au lieu de sept mille quatorze, *Le chemin de train*; d’autres nombres étaient *Luis Melián Lafinur, Olimar, soufre, le bât, la baleine, le gaz, la chaudière, Napoléon, Augustin de Vedia.* Au lieu de cinq cents, il disait *neuf*.]

Dans le système de numération inventé par Funes, le degré d’« éléments parfaitement immotivés » est à son maximum ; l’élément grammatical, complètement annulé. Les limitations d’un tel modèle purement lexicologique ont été notées par Borges :

**[texte 10] [!]**

Yo traté de explicarle que esa rapsodia de voces inconexas era precisamente lo contrario de un sistema de numeración. Le dije que decir 365 era decir tres centenas, seis decenas, cinco unidades: análisis que no existe en los “números” *El Negro Timoteo* o *manta de carne*. Funes no entendió o no quiso entenderme.

[J’essayai de lui expliquer que cette rhapsodie de mots décousus était précisément le contraire d’un système de numération. Je lui dis que dire 365 c’était dire trois centaines, dix dizaines, cinq unités : analyse qui n’existe pas dans les « nombres » *Le nègre Timothée* ou *couverture de chair*.]

La possibilité d’analyse étant abolie et, par conséquent, étant également abolie la syntaxe, il ne reste qu’une « rhapsodie » d’éléments décousus, dit Borges, contraire à l’idée de système. L’idée de « système » est mise en relation directe avec la possibilité d’analyse des termes. **[!]** Or on se souvient que, d’après les exemples donnés par Saussure, on avait conclut, avec Godel, que l’analysabilité des termes comportait une limitation de l’arbitraire **[!]**. On pourrait avancer que c’est dans le phénomène de la limitation de l’arbitraire, c’est-à-dire dans la possibilité d’analyse des termes, qu’il faut chercher le caractère systématique d’une langue **[!]**. S’il en était ainsi, si ce raisonnement était légitime, on serait en mesure de citer Saussure **[!]** pour énoncer une « réduction, dans tout système de langue, de l’arbitraire absolu à l’arbitraire relatif, ce qui constitue le « système » » (*CFS* 58 : 235). Autrement dit : « Tout ce qui fait d’une langue un système ~~<ou un organisme>~~ demande d’être abordé sous ce point de vue […] : <comme une> limitation de l’arbitraire » (*CFS* 58 : 232).

Selon le texte du *CLG*, en effet, cette idée de « système », dont l’existence suppose une limitation de l’arbitraire, « implique : 1º l’analyse du terme donné, donc un rapport syntagmatique ; 2º l’appel à un ou plusieurs autres termes, donc un rapport associatif » (*CLG* : 182). Or, aucun des termes qui composent le « système » de Funes n’est susceptible d’analyse, chaque terme est « isolé » et aucun ne fait partie d’un syntagme (l’idée même de syntagme est étrangère au système funésien, à base ∞). Dans ce système aucun terme ne « fait appel » non plus à *un* *ou plusieurs autres termes*. N’importe quel terme, pourrait-on prétendre au pire des cas, fait appel associativement à *tous* les autres termes, ce qui équivaut strictement à ne faire appel à aucun. ~~Dans ce sens, Godel était dans le vrai quand il soupçonnait qu’« un ensemble de signes arbitraires pourrait fort bien, semble-t-il, ne former qu’une collection, sinon une nomenclature au sens strict », et qu’« il faudra[it] donc bien montrer « ce qui fait d’une langue un système » (Godel, 1975 : 79).~~

Jusqu'à présent on s’est occupé de systèmes de numération. En prévoyant les reproches des linguistes Funes avait aussi projeté, à l’exemple de Locke, « une langue impossible dans laquelle chaque chose individuelle, chaque pierre, chaque oiseau et chaque branche eût un nom propre ». Il avait ensuite abandonné le projet, car il lui paraissait « trop général, trop ambigu ». Funes, en effet, non seulement « se rappelait de chaque feuille de chaque arbre de chaque bois, mais chacune des fois qu’il l’avait vue ou imaginée ». Une langue où chaque feuille eût un nom propre ne le contentait pas, il prétendait que la feuille « a », perçue à midi, eût un nom différent de celui de la feuille « a », la même, perçue à midi une minute.

Mais imaginons que Funes eût mené à bien le projet d’une langue où chaque feuille, chaque porte et chaque verre eût un nom propre, sans la complication accessoire de prétendre qu’une entité, prise à deux moments différents, fût deux entités. Cette langue purement lexicologique, « composée de casiers isolés » et incapable de syntaxe, cet ensemble de signes « complètement arbitraires », présenterait bien des limites. Frei note que « des systèmes où l’arbitraire ne serait pas limité n’ont quelque chance de se rencontrer qu’en dehors des langues, dans le reste de la sémiologie. On en trouve peu, et ils sont assez pauvres » (Frei, 1974 : 127). Il ne donne pas d’exemples, mais ajoute en note de pied de page que « la paucité relative des signes qui entrent dans un système uniforme s’explique peut-être par l’impuissance de la mémoire à retenir un grand nombre d’éléments si ceux-ci ne sont pas classés : l’arbitraire relatif facilite l’effort de mémoire » (Frei, 1974 : 127). Non concerné par cette limitation, Funes pouvait se consacrer à son projet démesuré. Or ce projet comportait d’autres risques. Dans ce même feuillet 53**[!]**, Saussure note ceci : « S’il était possible qu’une langue consistât uniquement à dénommer des objets, les différents termes de cette langue n’auraient [pas de] rapport entre eux, [ils] resteraient aussi séparés <les uns des autres> que les objets eux-mêmes » (*CFS* 58 : 235). Le projet de Funes comporte une *reductio ad absurdum* de cette possibilité. Funes aurait accepté qu’on donne, mettons, le nom de « bouteille » à un récipient à goulot étroit posé sur une table, mais non à deux, cinq ou cent de ces récipients. Il aurait exigé qu’on attribue, à chacun de ces objets parfaitement « séparés les uns des autres », des symboles aussi parfaitement « séparés les uns des autres ». Ceci aurait une conséquence : l’impossibilité de concepts généraux, dit Borges, et donc l’impossibilité de penser :

**[texto 11][!]**

Pensar es olvidar diferencias, es generalizar, abstraer. En el abarrotado mundo de Funes [y en el de cualquier hablante de esa lengua imposible, ES] no había sino detalles, casi inmediatos.

[Penser c’est oublier des différences, c’est généraliser, abstraire. Dans le monde surchargé de Funes [et dans celui de n’importe quelle personne parlant cette langue, ES] il n’y avait que des détails, presque immédiats.]

Cette référence borgésienne à « des différences » nous permettra de terminer avec la mention d’une dernière idée saussurienne : celle, polémique et célèbre, selon laquelle « il n’y a dans la langue que des différences ». Dans la langue de Funes, effectivement, chaque terme, purement arbitraire, diffère – *nécessairement* – des autres termes. Une langue purement lexicologique, où tous ses termes sont radicalement arbitraires, est une langue, semblerait-il, où « il n’y a que des différences ». Mais une telle langue n’en est pas une, du moins au sens de Saussure. Une langue est un système, une structure, une organisation qui n’a rien à voir avec l’agglomération plate et déhiérarchisée qui suppose un ensemble de signes *purement arbitraires et différentiels*, comme l’est l’ensemble imaginé par Funes.

~~P.S. : Les affinités que je viens de commenter sont, certes, limitées, et pourraient être plus ou moins facilement contestées suivant des critères linguistiques. Par exemple : on n’a pas défini le terme « terme » composant un système, ce qui constitue une limite non négligeable.~~

D’autres points auraient pu être abordés : un certain aspect du concept de l’arbitraire, que Borges peut-être complète ; une certaine idée de linéarité, que Borges discute ; l’idée d’une possible syntaxe de la pensée, que Borges nie.

1. Borges a habité au 17, Rue Malagnou (aujourd’hui rue Ferdinand Hodler), entre avril 1914 et juin 1918 (dates données par Vázquez ; Milleret propose 1914-1919 ; Irby, 1914-1920). [↑](#footnote-ref-2)
2. « Excellente », selon De Mauro (*CLG* : 374) [↑](#footnote-ref-3)
3. Ces derniers jours, lorsque je cherchais désespérément qui plagier, je me suis trouvé, moyennant Google, devant le résumé d’une communication faite il y a deux mois à Buenos Aires à l’occasion des *Septièmes* *Journées « Borges et les autres »*. Laura Bertone, son auteur, fait référence dans ce résumé à « quelques résonances entre Borges et Saussure signalées par María Kodama dans une conférence à Genève ». De cette conférence, dont j’ignorais l’existence, je n’ai rien pu savoir. Il faudra attendre la publication de Bertone. [↑](#footnote-ref-4)
4. Ce texte semble avoir intéressé l’intelligentsia française des années soixante: il a été, selon ce que raconte Foucault, le « lieu de naissance » de *Les mots et les choses,* (Foucault, 1966 : 7) ; il est le seul texte de Borges cité par Lacan (Lacan, 1966 : ?? [Le séminaire de la lettre volée]). [↑](#footnote-ref-5)
5. Rupture ou discontinuité dans la construction d'une phrase (ex. « Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre » [La Font.]; tantôt il est content, ou alors il pleure) [↑](#footnote-ref-6)
6. L’adverbe “radicalement”, prononcé selon toutes évidences par Saussure, a été déraciné du texte définitif du *CLG*, où on lit plus simplement que ce lien « est arbitraire » (*CLG*, 100). [↑](#footnote-ref-7)
7. Saussure avait en effet imaginé « une langue composée au total de deux signes » (*ELG* : 88) [cf. aussi K2, p.12 (=SM 199), « Si vous augmentez d’un signe la langue, vous diminuez d’autant la signification des autres. Réciproquement, si par impossible on n’avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ce deux signes »] ; Hjelmslev, signalons-le par curiosité, s’est interrogé sur la possibilité d’une langue qui n’en compterait qu’un seul (Hjelmslev, 1968 : 199). Sa réponse est oui, ce qui suppose des problèmes qui ne peuvent pas être abordés ici. [↑](#footnote-ref-8)
8. |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| Décimal | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 |
| Binaire | 1 | 10 | 11 | 100 | 101 | 110 | 111 | 1000 | 1001 | 1010 |
|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| Décimal | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 |
| Binaire | 1011 | 1100 | 1101 | 1110 | 1111 | 10 000 | 10 001 | 10 010 | 10 011 | 10 100 |

 [↑](#footnote-ref-9)
9. Sous le nom de “Revolución de Quebracho” s’est gravée dans l’histoire l’insurrection armée qui, en Mars 1886, s’est levée en Uruguay contre le gouvernement du président Francisco Antonio Vidal. [↑](#footnote-ref-10)